Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

238 | Avril-Juin 2007

La mondialisation jusqu'aux marges du monde. La pluie ou le beau temps ?

Qui forge et modèle le processus dans une périphérie du monde ?

Les acteurs de la mondialisation dans une ville en marge du système Monde

Cécile Roy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/2407>

DOI : 10.4000/com.2407

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2007

Pagination : 235-255

ISBN : 978-2-86781-5

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Cécile Roy, « Qui forge et modèle le processus dans une périphérie du monde ? », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 238 | Avril-Juin 2007, mis en ligne le 01 avril 2010, consulté le 02 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/com/2407> ; DOI : 10.4000/com.2407

Qui forge et modèle le processus dans une périphérie du monde ?

Les acteurs de la mondialisation dans une ville en marge du système Monde

Cécile ROY¹

Le propos de cet article part d'un constat récurrent qui tient souvent du lieu commun : les populations des espaces peu intégrés au système Monde² subiraient généralement la mondialisation. Or, une analyse basée sur la diversité des acteurs et de leurs stratégies vis-à-vis du processus peut venir nuancer cette idée.

La prise en compte de la mondialisation entendue comme l'extension sur toute la planète du capitalisme (« *la troisième mondialisation* » définie par L. Carroué) obligerait à limiter nos propos aux seuls acteurs du capitalisme. Soucieuse de mettre en avant la complexité et la diversité des acteurs en présence, nous considérerons la mondialisation comme un processus guidé par des orientations économiques libérales ayant pour conséquences géographiques la mise en relation des espaces (et des acteurs) et la complexification des relations entre ces différents espaces (et ces différents acteurs) au sein de la planète devenue une entité spatiale propre, considérée à la fois comme une aire et comme un lieu : le système Monde (Roy, 2006, p. 5).

L'Afrique subsaharienne semble un cadre approprié pour qui parle « d'espace périphérique », et Dar es Salaam, en Tanzanie, s'avère toute trouvée pour illustrer les caractéristiques d'une ville en marge de ce « monde mondialisé » (fig. 1). Le pays appartient en effet à la catégorie des PMA (Pays les Moins Avancés) et nul n'est sans savoir que le continent se situe en marge de

1. ATER, UFR Géographie et Aménagement Louis Papy, Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3 ; Ades-Dymset, CNRS ; roycecile@hotmail.com.

2. Terme d'O. Dollfus « consacré » dans l'introduction du tome *Mondes nouveaux* de la Géographie universelle (1990).

nombreux flux mondiaux³. Dans cette configuration, Dar es Salaam, capitale économique du pays (Dodoma étant la capitale politique), offre un exemple intéressant à plusieurs points de vue.

Source : Tanzania Nelles Maps, 1/1500000, 2002,2003.
Réalisation : C. Roy, 2005.

● Capitale politique	— Principales voies de chemin de fer
● Capitale économique	— Routes principales goudronnées
● Villes principales	— Routes principales non asphaltées

Figure 1. – La Tanzanie et Dar es Salaam.

3. L'Afrique participe pour 2 % aux exportations mondiales (*The Guardian*, June 1, 2004).

Dans ce contexte de marginalisation mondiale, l'histoire de la ville montre, très tôt, des potentialités fortes d'ouverture sur l'Autre et l'Ailleurs. Dar es Salaam est une ville swahilie née des échanges commerciaux intenses entre l'Inde, le Moyen-Orient et l'Afrique de l'Est. De fait, c'est une ville très cosmopolite qui concentre aujourd'hui plus 3 millions de citoyens (37,5 % de la population totale en 2000).

Son entrée dans la mondialisation s'est faite à la fin des années 1990, de façon rapide et parfois brutale. En effet, la Tanzanie indépendante, gouvernée par Julius Nyerere (1962-1985), se tourne vers une forme de socialisme à l'africaine autour de la doctrine « *Ujamaa*⁴ ». Avec la mondialisation, les valeurs morales de l'entraide, de la propriété collective ou de l'égalité géographique jusqu'alors plébiscitées succèdent à des situations inédites de marché libre (libéralisations, privatisations, déréglementations), de concurrence et d'enrichissement personnel possible. En un laps de temps relativement court, la Tanzanie, et Dar es Salaam de façon privilégiée, est passée d'une économie socialiste contrôlée, à une autre plus libérale, ouverte aux investisseurs étrangers et privés.

La situation de Dar es Salaam, enfin, relève d'un paradoxe spatial : fortement à l'écart au niveau mondial, elle cristallise, au niveau national, tous les rêves de réussite. Ville de tous les possibles, elle attire chaque jour plus de migrants.

Il conviendra donc de mettre à jour les différents acteurs et/ou agents de la mondialisation à Dar es Salaam afin de montrer, à travers l'étude de leurs comportements et de leurs stratégies, que la mondialisation n'est pas seulement subie ou imposée de l'extérieur.

Pour ce faire, nous nous pencherons dans un premier temps sur les acteurs privilégiés de la mondialisation à Dar es Salaam, les plus visibles également (organisations internationales, investisseurs étrangers). « Chacun inventant sa mondialisation » (J.-F. Bayart), nous analyserons dans un second temps les relations qu'établissent les citoyens avec le processus : au cœur la vie urbaine qu'ils forment et renouvellent sans cesse, nous proposerons l'élaboration d'une typologie indicative des comportements face à la mondialisation. Nous achèverons cette analyse en mettant en exergue les différentes stratégies des acteurs à Dar es Salaam (instrumentalisation, appropriation/réappropriation, hybridation).

4. « Le socialisme *Ujamaa* (de la *Djamaa* arabe qui évoque la communauté, la solidarité, est construit (...) par le recours aux valeurs africaines néanmoins épurées de ses faiblesses par l'éducation et le progrès technique » (Géographie Universelle, *Les Afriques au Sud du Sahara*, 1994, p. 343). Parmi les projets et programmes réalisés, les autorités prônent l'autosuffisance, mettent en place des programmes d'alphabétisation pour adulte ou de villagisation massive.

I – La mondialisation avant tout : les agents les plus visibles de la mondialisation à Dar es Salaam

Dans cette ville de 3 millions d'habitants, certains acteurs, plus que d'autres, modèlent et véhiculent la mondialisation. Il s'agit principalement d'agents économiques et politiques jouant des différentes échelles, souvent à leur profit. Dar es Salaam étant en marge du système Monde, ils se détachent d'autant plus du reste des habitants et marquent concrètement le paysage urbain de leur présence.

A – Les agents de la mondialisation économique

Dar es Salaam s'est tout d'abord ouverte au monde grâce et à travers les acteurs de l'économie de marché. Parmi ces derniers, les investisseurs privés représentent une bonne part d'entre eux ; la plupart, ou tout du moins les plus importants en terme de fonds investis, sont souvent des étrangers. Il a fallu quelques années avant que les Darois s'imprègnent des nouvelles logiques économiques ; pendant ce laps de temps, les agents extérieurs se sont insérés dans l'économie locale, profitant des mesures prises par le gouvernement en matière de libéralisation et de privatisation. Ainsi, le *Tanzanian Investment Centre* (TIC) est-il créé afin de promouvoir les investissements étrangers : en 1997, s'il fallait une centaine de jours pour que le dossier d'un investisseur soit étudié, il n'en faut plus que 14 en 2000 (Tanzania. The Planning Commission, 2000). Preuve de cette réussite : les investissements directs étrangers réalisés en Tanzanie sont passés de 50,2 millions de dollars en 1972 à 172 millions en 1997 et 183 millions en 1999⁵.

Les capitaux sud-africains s'avèrent particulièrement importants : puissance régionale, le pays multiplie ses implantations en Afrique de l'Est. Il s'agit souvent de grandes entreprises orientées vers les secteurs de la grande distribution ou de l'hôtellerie, entre autres. Concernant cette activité, et même si Dar es Salaam n'est pas un pôle touristique majeur, les capitaux arabes prennent aussi une place importante.

En tant que capitale économique de la Tanzanie, une part, certes encore minime, de la population s'est enrichie et a adopté un style de vie de plus en plus occidentalisé. Les citoyens entrent peu à peu dans les logiques de la « seconde modernité » marquée par un processus fort d'individuation et l'émergence de nouvelles pratiques auxquelles correspondent de nouveaux lieux et de nouveaux territoires. Le secteur de la banque et de l'assurance, par exemple, se développe sur la base d'investissements britanniques, indiens ou kenyans ayant profité de la libéralisation des établissements publics dans

5. Site Internet du FMI.

les années 1990. Les classes aisées et moyennes, parfois, profitent de leur temps libre en développant des activités de loisirs jusqu'alors inconnues : de nombreux Indiens possèdent parcs aquatiques et plages privées alors que les endroits de détente (bars, restaurants, cinéma, salles de gymnastique) sont détenus par des Européens (principalement des Anglais, des Grecs), des Indiens ou des capitaux du Moyen-Orient.

Les investissements se réalisent souvent sous la forme de *joint venture* : le gouvernement favorise les coopérations entre compagnies étrangères et investisseurs locaux afin que ces derniers puissent également profiter des effets de la mondialisation. Les deux parties établissent les taux de participation, l'un apporte le terrain (souvent un Tanzanien), l'autre détient le capital. Les frais et les profits sont ensuite partagés entre les promoteurs initiaux.

Ces investissements participent fortement à transformer les paysages urbains et, à terme, à créer une nouvelle géographie de la ville. Les espaces et lieux des trois « C » (Circulation, Communication, Consommation) mis en avant par R. Bessis (2004) ainsi que ceux associés au « système FIRE » (*Finance, Insurance and Real Estate*) sont alors les plus concernés. Ces activités, par souci d'économies d'échelles, se regroupent et forment des polarisations fortes au niveau de Dar es Salaam. De fait, à la centralité traditionnelle du centre-ville s'en ajoutent de nouvelles.

Mikocheni (fig. 2), situé au nord de la ville, est ainsi une centralité commerciale nouvelle. Pas moins de trois centres commerciaux se regroupent sur un rayon de moins de 1 km² : si l'un d'entre eux a été bâti en 1997, les deux autres ont été construits en 2004 et 2005, profitant de l'effet « ambassade américaine », l'ancienne ayant été détruite lors de l'attentat d'août 1998. Le quartier est alors quotidiennement fréquenté par une population expatriée aux très hauts revenus dont profitent les centres commerciaux qui proposent des produits très diversifiés (vins de France ou d'Afrique du Sud, marques mondialement connues, etc.). Le foncier urbain s'est lui aussi transformé et les populations des quartiers sous-intégrés côtoient de belles villas surveillées.

Plus au sud, à Kigamboni, c'est une centralité à vocation de loisir qui s'est très rapidement mise en place. Vite de toute construction en 1998, les investisseurs privés se sont emparés de « bouts de paradis » : les plages privées se succèdent et la privatisation de l'espace risque de poser des problèmes sérieux d'exclusion des populations locales.

Dans un contexte de décentralisation municipale et de rigueur budgétaire généralisée, les trois municipalités qui composent la ville (Ilala, Temeke et Kinondoni) entrent d'une certaine manière en concurrence pour attirer ces capitaux. Une fois les investissements captés et les activités implantées, ces agents économiques leur reversent des revenus importants sous forme de taxes et autres impôts locaux.

Réalisation : C. ROY, 2007

Figure 2. – Dar es Salaam.

Les conséquences de la mondialisation économique se lisent donc avec beaucoup d'acuité à Dar es Salaam : les acteurs de ce secteur, c'est-à-dire principalement des investisseurs étrangers et locaux, transforment profondément la géographie de la ville, facilitent la vie au quotidien pour les plus fortunés et excluent les plus pauvres. Pour ces derniers, les centralités fondées par les acteurs de la mondialisation économique deviennent en quelque sorte des hauts lieux de la mondialisation, c'est-à-dire des symboles du processus, plus perçus et vus de l'extérieur que concrètement expérimentés. Le processus s'appuie donc sur un paradoxe spatial : il se diffuse en ville en s'appuyant sur des enclaves.

À côté de ces acteurs, les agents de la gouvernance mondiale ont aussi leur place à Dar es Salaam.

B – Les organisations internationales (OI)

« Les premiers lieux où s'opère une mondialisation de la pensée urbaine sont les organismes internationaux. Les Nations unies, la Banque mondiale, le FMI et leurs structures spécialisées jouent un rôle décisif dans l'élaboration des modes d'action sur la ville. » (Osmont et Goldblum, 2003, p. 266).

Ces organisations internationales sont présentes à Dar es Salaam : bureaux des Nations Unies, de la Banque mondiale et de quelques grandes ONG (Organisations non gouvernementales). De fait, représentants locaux et experts internationaux travaillent à diffuser une forme particulière de la mondialisation : la doctrine véhiculée se résume, entre autres, au travers du mot « gouvernance ».

« Elle correspondrait, selon le PNUD, à l'ensemble complexe des mécanismes, des processus et des institutions à travers lesquels les citoyens et les groupes articulent leurs intérêts, exercent leurs droits et leurs devoirs et règlent leurs différends » (GEMDEV, 1999, p. 177).

Appliquer la gouvernance semble aujourd'hui irréversible puisque c'est une conditionnalité nécessaire pour recevoir des subventions, dons et aides des OI. A. Ricard montre ainsi que 40 % du budget du pays est assuré par l'aide internationale (Ricard, 2006). En retour, ces OI demandent, voire imposent, le respect de certaines normes. Avec la gouvernance, les conditions ne concernent donc plus seulement le champ de l'économie (privatisations, adoption de Plans d'Ajustement Structurels), elles s'immiscent aussi dans la sphère du Politique.

Par ailleurs, les OI constituent de puissants appareils de communication : le directeur des programmes et de la production de TVT, une chaîne nationale tanzanienne, explique que de nombreux documentaires réalisés par la Banque mondiale ou le Fonds monétaire international (FMI) sont régulièrement diffusés⁶. Le poids idéologique de ces institutions est donc très fort, relayé par des implantations locales à Dar es Salaam.

À côté des acteurs de la politique mondiale, d'autres agents participent à véhiculer la mondialisation en ville, moins par leur poids idéologique que par leurs pratiques et ce qu'ils représentent pour les habitants : il s'agit des expatriés (experts, fonctionnaires des ambassades ou des OI). Ils travaillent et vivent dans des quartiers privilégiés tels que Upanga, Mikocheni ou encore Masaki (fig. 2). Par ailleurs, plus de 80 pays possèdent une ambassade à Dar es Salaam (USA : 2000 ressortissants en Tanzanie ; Inde : 4 500 ressortissants ;

6. Interview de juillet 2002.

Liban ou encore France : 480 ressortissants⁷). À l'échelle du monde comme de la ville, les pratiques spatiales de cette « jet-modernité » (Chesneaux, 1989, p. 53) sont marquées par une mobilité forte et la maîtrise des différentes métriques. Pour la plupart des citoyens, ce sont des figures de la mondialisation, se déplaçant aisément en ville, voyageant de par le monde et possédant un niveau de vie extrêmement enviable. Les ambassades constituent donc également des hauts lieux de la mondialisation à Dar es Salaam.

Les acteurs économiques et politiques semblent véhiculer un seul mot d'ordre : la mondialisation avant tout, cela veut-il dire également à tout prix ? À côté de ces personnages, d'autres, plus anonymes, vivent aussi avec le processus, le modèlent et le réinventent.

II – La mondialisation malgré tout : quelle mondialisation pour les citoyens ?

L'articulation local-mondial doit sans cesse se lire comme une idiosyncrasie puisque chacun des habitants de Dar es Salaam développe des attitudes variées vis-à-vis du processus. Nous pouvons donc tenter de comprendre comment ce dernier est appréhendé, intégré et diffusé au sein de la ville afin de proposer, ensuite, une typologie indicative des comportements des Darois face à la mondialisation.

A – La mondialisation à Dar es Salaam. Des mots clés du discours officiel... à la réalité du local

En kiswahili⁸, « mondialisation » se dit « *utandawazi* ». Le mot provient de la conjonction de « *wazi* », qui signifie ouvert, libre (et dans un sens plus figuré, la voûte céleste), et de « *utando* » : le réseau, la toile. Le processus serait alors plutôt abordé par les connexités qu'il propose et les potentialités que ces dernières peuvent offrir. La création et l'apparition du terme sont récentes puisqu'en 2003, une recherche dans les différents dictionnaires montre que le mot n'est pas encore référencé.

Pour les hommes politiques et les citoyens, le processus possède des significations parfois différentes. Les autorités parlent de la mondialisation en pensant d'abord aux performances et au développement économique alors que la plupart des habitants ne souhaitent en entendre parler que lorsqu'il est associé à une amélioration de la qualité de vie.

7. Note sur la communauté française, ambassade de France en Tanzanie, 2001.

8. Le kiswahili est la langue officielle de la Tanzanie. Elle est l'expression, sinon d'une mondialisation par le boutre, au moins d'un syncrétisme entre les mondes arabes, indiens et est africain qui sont entrés en contact dès le XIII^e siècle par le biais du commerce autour de l'océan Indien.

La rapidité à faire sien un phénomène jusqu'alors exogène et parfois prédateur est en partie facilitée par le rôle de l'ancien président de la Tanzanie, Benjamin Mkapa. De 2001 à 2003, il préside, en association avec la Présidente finlandaise, la « Commission mondiale sur la dimension sociale de la mondialisation », créée sous l'impulsion du Bureau international du travail (BIT). Ce programme a favorisé une large campagne d'information dans la presse écrite ainsi que sur les ondes. Le rapport final correspond, dans les grandes lignes, à la position officielle adoptée par le gouvernement tanzanien⁹. L'habillage idéologique vis-à-vis du processus reste très prudent et le nouveau président élu en décembre 2005, M. Kikwete, semble suivre les mêmes orientations.

Pour les populations, le concept est encore mal connu, même si la compréhension, mais surtout la démocratisation du mot, ont véritablement fait du chemin. Il reste cependant difficile de faire parler les gens sur la mondialisation. Pour la définir, ces derniers fonctionnent presque exclusivement par association de mots et d'idées.

La première vision associe la mondialisation aux médias et à la communication (NTIC). Ils apparaissent comme une sorte de gageure et leur utilisation fournirait une preuve d'intégration au système Monde. Certains avouent alors : « *I have never seen a computer* », ou déclarent au contraire : « *I have seen, once, a fax.* » La télévision (dont le secteur a été libéralisé en 1993) permet de prendre conscience d'un monde qui s'ouvre à soi et les citadins commentent abondamment les nouvelles internationales telles que les événements du 11 septembre 2001 pour lesquels ils mettent en avant l'ubiquité et le réalisme des images : « *it was as if it was happening in Kipawa* » (Kipawa étant un quartier périphérique, la personne avait une impression véritable de proximité)¹⁰.

La seconde idée est celle d'un monde en expansion, en évolution et dans lequel les interdépendances vont croissantes. L'idée de réseaux et de flux est ici très forte. Les gens parlent d'économie de marché et de marché libre. Ils évoquent les privatisations, savent que la façon de commercer a changé, que la compétition a gagné presque tous les secteurs.

Pour de nombreux habitants cependant, la mondialisation ne véhicule souvent aucune forme concrète et ne profite que rarement à la majorité : « *globalization is here for few people* », « *globalization is not for poor people* », « *for educated people* », « *maybe this thing is for big businessmen?* », « *there are meetings but practically there are no benefits, leaders are talking about it* ». La mondialisation serait alors l'affaire des personnes riches,

9. *A Fair Globalisation*, disponible sur www.ilo.org/wcsdg.

Les conclusions exhortent les différentes puissances et pays à construire une mondialisation juste : « *a need for a more fair and inclusive globalization* » (Mkapa, 2004), surtout envers le continent africain, avec un souci de créer des opportunités pour tous. Elles dénoncent aussi les aspects négatifs du processus mondial telles que les inégalités Nord/Sud.

10. Entretien du 22/07/03.

fonctionnaires haut placés ou hommes d'affaires dont le monde et les valeurs ne correspondent pas à ceux de la majorité des citoyens.

Depuis peu, un nouveau terme est apparu à Dar es Salaam : *utandaWIZI* (au lieu *utandaWAZI*). En jouant sur la signification et le son du dernier mot, les gens montrent comment la mondialisation reste, bien souvent et pour beaucoup, un processus qui n'apporte guère de bienfaits aux populations : « *wizi* », en kiswahili, signifie en effet « voleur » !

Au final, la parole des habitants sur la mondialisation est souvent un mélange d'imagerie (préjugés, lieux communs et clichés) et de discours d'existence. En couplant ces différents discours à une analyse des pratiques, nous pouvons proposer une typologie des comportements des citoyens vis-à-vis de la mondialisation.

B – La proposition d'une typologie

Trois types de comportements vis-à-vis du processus apparaissent : la mondialisation vécue par procuration, tout d'abord, la mondialisation domestiquée, ensuite, la mondialisation ignorée, enfin (tableau I).

1 – La mondialisation par procuration : un balancement constant entre processus subi et réinvesti

La première catégorie concerne la plus grande partie de la population de Dar es Salaam. Sans aboutir à une prosopopée de la mondialisation, le mot procuration, pris au sens figuré, signifie « remettre à un autre le soin d'agir, de parler... à sa place¹¹ ».

L'idée est donc celle d'un processus intégré indirectement, grâce à des éléments qui affectent parfois en profondeur, mais plus souvent en surface, la vie des citoyens. De fait, la mondialisation est assimilée par bribes, à travers des pratiques limitées à certains secteurs d'activités ou à quelques vecteurs du processus (réseaux en tout genre, lieux phares). Les habitants réalisent comment le processus s'impose à eux. Rares sont les véritables acteurs et beaucoup plus nombreux sont les spectateurs. Souvent « coincés » à Dar es Salaam, leurs statuts socio-économiques ne permettent pas de profiter des effets de la mondialisation au quotidien (choix de différentes formes de mobilité par exemple). Ils restent donc un pied solidement ancré dans le local, plus par obligation que par choix. De fait, les citoyens sont des acteurs-spectateurs, des acteurs-consommateurs bien plus qu'actants à part entière.

Mais en contrepartie, et c'est ici un schéma très complexe, ces habitants modèlent localement la mondialisation même si elle s'avère largement impulsée de l'extérieur. Grâce à une logique d'appropriation sélective, les habitants

11. *Le Petit Robert*, 2000.

Tableau I. – Étapes et critères de l'élaboration de la typologie.

choisissent ce qu'ils acceptent ou rejettent du processus. Le mouvement est fondamental car il permet de donner une part de liberté et de marge de manœuvre, les individus adaptant les composantes du processus à leurs modes de vie, leurs revenus ou leurs convictions. Ce faisant, la mondialisation n'est pas simplement imposée mais réinvestie, réécrite : les habitants en modèlent à leur tour une nouvelle forme. L'appropriation et la réécriture sont souvent positives : il existe un réel désir de s'informer, de comparer, de comprendre, de s'intégrer dans le système Monde.

S. est un Tanzanien d'origine pakistanaise. La cinquantaine, sans enfant, il est devenu marin à 17 ans, travaillant un temps sur de grands navires et voyageant de par le monde. Ce métier a attisé un goût pour la découverte qu'il essaie de poursuivre aujourd'hui. Il gère son désir d'ouverture en liant des relations ou amitiés avec des étrangers résidants à Dar es Salaam, ou plus fréquemment des touristes. Il appréhende le monde sur place, par l'intermédiaire de contacts plus ou moins solides établis avec les étrangers. Il communique par Internet avec des gens disséminés un peu partout dans le monde : il parle correctement, en plus du kiswahili, de l'anglais et duutch, le hollandais ainsi que quelques mots de grec et d'espagnol. Cette forme de mondialisation vécue par procuration est également entretenue par une situation familiale particulière : sa sœur vit en effet à Londres depuis plus de dix ans. Si les facilités de communication lui permettent de parler régulièrement avec elle, les possibilités en termes de mobilité ne lui ont pas permis de se rendre aussi souvent qu'il le voudrait au Royaume-Uni (son dernier voyage remonte à 1996).

Au final, l'empreinte du local reste omniprésente et les citoyens vivent, de fait, une mondialisation partielle. La mondialisation ignorée impose une autre vision du local.

2 – La mondialisation ignorée ou le local exalté

Les perceptions de la mondialisation témoignent ici d'une forme d'interrogation voire d'étrangeté vis-à-vis du processus. La mondialisation se lit moins concrètement dans les pratiques au quotidien. La conscience du système Monde est incomplète, brouillée, ce qui s'explique autant par un manque d'éducation que par le statut socio-économique des habitants. La méconnaissance, parfois l'ignorance des composantes ou des tenants et aboutissants du processus, aboutit à une forme d'aliénation dans laquelle l'individu devient, non pas étranger à lui-même, mais étranger au monde qui l'entoure.

L.M. a 65 ans et tient, avec son fils, une petite boutique dans Kisutu, un des quartiers indiens qui jouxte le centre-ville (fig. 2). Arrivée à Dar es Salaam après la révolution de Zanzibar en 1964, ses parents ne peuvent l'envoyer à l'école. Elle parle donc un kiswahili basique et ne connaît pas l'anglais ; l'hindi reste la langue qu'elle utilise au quotidien.

Sa connaissance du monde correspond à celle de la ville : une vision partielle et limitée. Ses pratiques se circonscrivent souvent au quartier de Kisutu où elle travaille et réside. Elle ne sort que très rarement de sa quotienneté routinière, ses dispositions financières ne le lui permettent d'ailleurs guère : « *I stay at home so I don't know what is happening around the city* », « *I remain here because I have no money*¹² ». Pour elle, les changements qu'a connus la ville se limitent à la hausse des prix et à la construction de routes asphaltées, des considérations très matérielles et qui touchent la vie, sa vie de tous les jours. Sans télévision et écoutant peu la radio, L.M. n'a jamais entendu parler des mots « mondialisation » et « Internet ». Elle déclare par ailleurs ne s'être jamais rendue dans un supermarché. Elle vit aujourd'hui dans un monde qui n'existe plus, évolue entre sa maison et sa boutique, avec sa famille et la communauté qui parle sa langue.

Certains parleront des laissés-pour-compte de la mondialisation, qui subissent de plein fouet la modernisation et l'occidentalisation. Dans l'avenir, les individus touchés par la mondialisation ignorée seront de plus en plus rares, ne serait-ce qu'en raison de la scolarisation ou de l'expérience quotidienne d'une vie de plus en plus ouverte sur l'extérieur. À l'opposé, on trouve des citoyens qui ont complètement intégré le processus.

3 – La mondialisation domestiquée

Les citoyens relevant de cette catégorie maîtrisent la mondialisation : ils peuvent se déplacer sur des métriques extrêmement disparates et selon des moyens variés. Sur place, à Dar es Salaam, ils ont la capacité de choisir leurs modes de vie en y introduisant plus ou moins de culture ou d'éléments du local, ou en privilégiant au contraire un mode de vie empruntant beaucoup au mondial (choix des produits consommés, tenues vestimentaires, activités professionnelles ou récréatives, déplacements, culture, etc.). Une même valeur unit ces habitants : il s'agit de la modernité occidentale et de sa maîtrise. Les usages ne portent pas d'enjeu idéologique mais répondent seulement à un besoin de confort et à des habitudes de vie. De fait, se développent en ville, en plus des lieux phares de la mondialisation, des îlots de modernité complètement intégrés dans le système Monde. Les foyers constituent alors autant d'enclaves à Dar es Salaam, connectés, branchés en continu sur le monde, tout comme les centres commerciaux récents (il en existe une dizaine en 2006) ou le hub international qu'est l'aéroport : Dar es Salaam, desservie par des liaisons aériennes plus sûres et plus régulières, se trouve plus facilement connectée avec le reste du monde (fig. 2).

12. Interview du 25/06/03, traduit de l'hindi en anglais par une tierce personne présente lors de l'entretien.

La vie de R. est tout à fait représentative de ce schéma. D'origine indienne, lui et sa famille ont fui l'Ouganda et la dictature d'Amin Dada. Issu d'une famille aisée et traditionnelle indo-musulmane, son « chez-lui » est Dar es Salaam, où il mène une vie semblable à celle des expatriés. Sa vie est largement ancrée à Dar es Salaam mais ses réseaux le transportent de par le monde. Ces pratiques sont largement réticulaires. Travaillant dans le secteur informatique, il est en relation constante avec le monde extérieur et utilise les opportunités offertes par la mondialisation. Marié à une diplomate finlandaise, il se rend régulièrement en Europe, pour des raisons familiales ou professionnelles (il possède une entreprise à Londres). Par ailleurs, une partie de sa famille a émigré et vit maintenant au Canada. Il se déplace donc suivant ses différents réseaux, tout en gardant un pied et une attache forte en ville. Ses relations dépassent le simple cadre de la communauté indienne dans laquelle il évolue, sa mobilité fait désormais partie de sa vie, la multiplicité de ses points de repères identitaires est, sinon gérée, au moins intégrée.

Les personnes relevant de la mondialisation domestiquée ont conscience de la position qu'ils ont à Dar es Salaam et de celle qu'ils ont dans le monde : des potentialités très fortes et ouvertes de mobilité et de maîtrise des lieux. À la différence de la mondialisation vécue par procuration, l'utilisation des nouveaux moyens et technologies pour maîtriser l'articulation des échelles et des temporalités est effective.

« La mondialisation malgré tout » n'implique donc pas toujours, loin de là, l'idée d'un processus lourdement subi. Les stratégies et les dynamiques des différents acteurs vis-à-vis de ce dernier se retrouvent au niveau local, à Dar es Salaam.

III – La mondialisation envers et contre tout : stratégies et dynamiques actuelles des acteurs face au processus

Au-delà de la typologie que nous avons proposée, la mondialisation, déclinée en un processus, des états (c'est-à-dire des mondialités différentes) et des idéologies, implique une multitude de pratiques. De fait, Dar es Salaam est ainsi le théâtre d'enjeux différents, divergents parfois, donnant lieu à des dynamiques et des stratégies différenciées.

A – Un processus instrumentalisé

À Dar es Salaam, la diversité des acteurs de la mondialisation en présence permet, en quelque sorte, d'instrumentaliser le processus. Municipalité, OI, ONG, citoyens engagés dans des CBO's (*Community Based Organisations*), dans une moindre mesure, cherchent souvent à tirer profit du processus.

En 2000 par exemple, le *Dar es Salaam City Council* (mairie) refonde totalement sa réorganisation. Il ne s'agit pas là d'une décision émanant des fonctionnaires locaux ou du pouvoir central mais plutôt de l'adéquation de la municipalité aux règles fixées par les grandes OI concernant notamment l'application de la gouvernance. On pourrait alors penser à une imposition de normes et de pratiques mais les fonctionnaires rencontrés semblent tout à la fois conscients du processus mais également plutôt satisfaits de ces changements. Dans les faits, cela se traduit de façon positive puisque les locaux ont été rénovés et que la Banque mondiale a fourni du matériel informatique qui facilite non seulement le travail au quotidien, mais aussi l'efficacité des fonctionnaires (aucun ordinateur, photocopieuse ou imprimante en 1998 par exemple). Par ailleurs, la municipalité a également conscience que la conformité à ce programme bénéficie, à terme, à la population, au travers des programmes menés en commun avec les OI et les grandes ONG. Le projet *Cities Alliance* (mené entre autre par les Nations unies) a pour objectif principal l'éradication des bidonvilles. Il fonctionne, certes, sur la base de poncifs tels que le développement durable et la participation des habitants des quartiers concernés mais il permet de lutter contre la pauvreté lorsque les pouvoirs locaux n'ont que très peu de moyens.

À Dar es Salaam, les acteurs de la gouvernance mondiale (Nations unies, Banque mondiale, FMI) travaillent sur les mêmes territoires que les acteurs des contre-pouvoirs de la mondialisation capitaliste. Moins qu'un travail en commun, il s'agit souvent d'une instrumentalisation qui sert à couvrir des intérêts divers. Au nom de la démocratie participative (et de la réalisation d'économies budgétaires), les OI exhortent les municipalités qui composent Dar es Salaam de se décharger de certains services urbains, ce qui leur permet de minorer leurs dépenses. L'institutionnalisation des ONG dans la gestion urbaine est donc acceptée et même conseillée par le gouvernement tanzanien, dans un contexte de désengagement, mais surtout d'affaiblissement de l'État, souvent délégitimé par les privatisations et les libéralisations récemment effectuées. Un journaliste du quotidien *The Guardian* écrit ainsi « *the government will cooperate with NGOs, the private sector, civil society organisations and Community Based Organisations (CBO) in the formulation of development strategies* »¹³. Certaines de ces ONG (locales ou internationales) reçoivent parfois des fonds de la Banque mondiale alors même qu'elles remettent en question certains fondements idéologiques. Se met ainsi en place un cercle vertueux (?)/vieux (?) d'instrumentalisation réciproque. Conscients de ce schéma, certains habitants créent des ONG afin de recevoir des financements de l'État ou des OI. La situation pourrait, à terme, aboutir à un modèle de développement participatif sans grande spontanéité.

13. *The Guardian*, n° 2 389, 27/07/02.

A contrario et a priori, les fonctionnaires se sont vite approprié les valeurs et les projets venus d'en haut. Au vu des entretiens, des observations, du temps passé en ville et au sein du *City Council*, ces derniers parlent bien de coopération plus que d'imposition, le vocabulaire même, évolue : on ne parle plus de « *donors* » mais bien de « *partners* » pour évoquer les aides venues de l'extérieur.

Il existe donc plusieurs volontés qui ne fonctionnent pas toujours ensemble. Le tout s'opère dans un mouvement d'aller-retour entre les citoyens, les OI, les acteurs privés et les municipalités. Les normes des uns sont acceptées par défaut, certaines autres détournées, d'autres encore, ne sont que des façades permettant de mener à bien des programmes peut-être éloignés des grandes lignes directrices. Les acteurs de l'instrumentalisation du pouvoir n'appartiennent pas toujours aux sphères les plus hautes, les citoyens eux-mêmes utilisent les codes et les modes de fonctionnement des bailleurs de fonds. J.-P. Chauveau, M. Le Pape et P.-P. de Sardan parlent en ce sens de « logique de manipulation et d'instrumentalisation réciproques » (Winter, 2001, p. 156). Les citoyens interviennent par ailleurs largement dans une dynamique de réinvention ou de réappropriation de la mondialisation.

B – Un processus réinvesti

À l'instar de J.-L. Piermay, qui, dans un article de 2002, montrait comment les citoyens participaient sans cesse à « l'invention de la ville », les habitants de Dar es Salaam réinvestissent et, dans une certaine mesure, réinventent au quotidien la mondialisation.

Nous l'avons vu, le processus semble plutôt reçu de l'extérieur : la capitale économique de la Tanzanie n'est pas un pôle où se forment et se forgent les modes, les tendances ou les innovations à l'échelle mondiale (en termes de technique, de culture, de médias, etc.), comme cela peut être le cas pour les villes mondiales. Loin d'être considérée comme un processus reçu en bloc, la mondialisation « arrive » à Dar es Salaam et se trouve considérablement modifiée par le filtre de l'urbanité et des pratiques locales. Ce filtre (composé par la culture swahilie, l'histoire de la ville et du pays, la composition de la population, etc.) transforme donc le processus et en ce sens, le réinvente.

Ainsi en est-il pour une partie de la population qui constitue d'ailleurs la majorité des citoyens de Dar es Salaam : les jeunes. De plus en plus souvent et facilement, ces derniers arrivent parfaitement à jouer de la globalisation, entremêlant les effets et les composantes de la mondialisation avec la culture locale. Depuis quelques années maintenant, la musique *Bongo Flavour* inonde les radios tanzaniennes et connaît un vif succès. Il s'agit d'un style musical empruntant au rap et au R&B (influence de la culture américaine) alors que les textes sont écrits et chantés en kiswahili. Il tient son appellation du surnom

donné par les jeunes à Dar es Salaam : « *Bongoland* ». En effet, pour réussir dans cette ville, il faut savoir utiliser son intelligence et sa ruse : « *bongo* » en kiswahili signifie en effet « *cerveau* ». Les morceaux relatent la vie quotidienne à Dar es Salaam en évoquant les moments forts et les lieux cultes de l'urbanité à Dar es Salaam, ou pointant au contraire du doigt des situations de malaise. Ainsi, la chanson *Masimela*¹⁴, composée par le groupe *Living With Purpose*, évoque-t-elle le problème de l'émigration clandestine alors que *Sharifah*, écrite par Abdul Slikes, aborde les problèmes liés au SIDA.

***Masimela* (extraits)**

« Homme blanc en Europe tu m'appelleras clandestin/Mon fils mon neveu à Dar je n'ai rien »
« Prendre le large jusqu'en Italie c'est tout aussi facile que pleurer sur sa vie/
Marins de fortune tous à bord, toi qui restes planté tard à glander à l'entrée de la baie de Dar »

***Sharifah* (extraits)**

« À Sharifah il fallut qu'sur les trottoirs ell's prostituée/Rue Ohio¹⁵ elle s'est vendue, Rue Ohio elle se vendait »
« Amis c'est dur de penser que Sharifah est de l'autre côté »

Par ailleurs, le rêve américain, du moins ce qu'ils en perçoivent, semble concomitant de la mondialisation à Dar es Salaam. Il est intéressant de voir comment les États-Unis, que les jeunes appellent pour la plupart et simplement « *America* », représentent un véritable Eldorado (« *all I dream of are found there* » ou « *it is a place where dreams come true* » déclarent ainsi deux élèves du secondaire). L'hégémonie de ce pays n'est plus à confirmer et, dans un contexte de mondialisation, la place qu'il prend à Dar es Salaam est très importante, dans les modes de consommer, de penser aussi. Ceci est assez paradoxal dans la mesure où l'on adore autant qu'on exècre ce pays et sa mentalité, où l'on critique l'uniformisation culturelle en même temps qu'on cherche à imiter les pratiques des personnalités mondialement connues. Cependant,

« l'unification des mœurs n'est souvent que superficielle, l'adoption des jeans et du Coca-Cola peut aller de pair avec une défense virulente de maints particularismes » (d'Iribarne, 1998, p. 5).

La mondialisation à Dar es Salaam n'est pas seulement américanisation ni occidentalisation, loin s'en faut, elle donne par exemple une force nouvelle

14. *Masimela* signifie en kiswahili « volontaires pour émigrer illégalement ».

15. *Ohio Street* est une des rues principales du centre ville.

à l'indianité (multiplication des voyages vers sa terre d'origine pour les Tanzaniens d'origine indienne, cinéma avec films Bollywood, chaînes câblées indiennes, etc.) ou de la vigueur à la culture musulmane.

Nous pouvons donner un deuxième et dernier exemple en se penchant sur les jeux et enjeux planant autour des médias. Aujourd'hui conscients et témoins de l'existence et de la matérialité du système Monde, les citoyens s'intéressent de plus en plus aux interactions qui lient l'humanité grâce et au travers des NTIC. On pleure, on rit et on s'émeut en même temps, comme lors de la Coupe de Monde de football de 2004. Pour les Tanzaniens, dont le pays n'était pas représenté, la Coupe du monde participe à créer un sentiment fort « d'être ensemble ». Les individus assistant à la diffusion de matchs oubliaient leur propre identité et deux grandes nationalités émergeaient finalement : celles des deux équipes qui s'affrontaient. Les allégeances des supporters se basaient sur des critères aussi bien irrationnels (imaginaires, ouï-dire) que réfléchis (famille ou amis vivant dans tel pays, expérience dans tel autre ou plaisir du jeu). Au-delà de l'équipe ou d'un joueur, les enjeux de la coupe du monde devenaient parfois l'exutoire de positionnements politiques ou économiques.

À travers cette compétition sportive, les imaginaires se développent. De nombreux garçons voient aujourd'hui, dans le football, un moyen facile d'échapper à une réalité quotidienne souvent difficile. Les footballeurs internationaux deviennent ainsi des modèles de réussite comme en témoignent les peintures murales réalisées en ville (photos n° 1 et 2). Dans un autre registre, c'est en regardant attentivement la composition de l'équipe de France qu'un fonctionnaire a conclu que le pays était fondamentalement ouvert et non raciste. Parti du constat que de nombreuses personnes noires jouaient parmi « les Bleus », ce monsieur me félicitait d'être citoyenne d'une telle nation. L'imaginaire, les représentations se développent donc à l'occasion de ces événements de portée mondiale. Arjun Appadurai montre comment le rôle des médias bouleverse le rôle de l'imagination en permettant de s'inventer des mondes à soi ainsi que des imaginaires collectifs (Appadurai, 1996). Les impacts de la télévision facilitent les associations d'images et de symboles : souvent « coincés » à Dar es Salaam, les individus se forment une image du monde à travers les informations qu'ils reçoivent sur place. Au final, la plupart des habitants de Dar es Salaam ont vécu la Coupe du monde comme un événement festif. Durant quelques semaines, un réel sentiment d'être ensemble et de partage a vu le jour, une sorte d'effervescence mondiale qui a aussi touché les Tanzaniens.

***Insertion au système Monde et diffusion d'une culture mondiale :
l'exemple du football.***

**Photos n° 1 et 2. – Ci-dessus F. Barthez et Ronaldinho, deux figures sportives mondialement connues et exposées en ville sur différents supports.
(Clichés : C. ROY, 2004 et 2005)**

Un processus subi malgré tout ?

« Dar es Salaam semble avoir été oubliée du monde. Qui connaît Dar ? Ici point de guerre ni de dictature, les médias internationaux ne posent pas les yeux sur un havre de paix. » (Noy F., Mlenzi K. et Simbeye F.W., 2001)

Ville marginalisée à l'échelle planétaire, la mondialisation semble se diffuser surtout « par le haut », laissant au final l'impression d'un processus subi.

Pour autant, les acteurs de la mondialisation ne sont pas seulement ceux qui la diffusent mais aussi ceux qui la modèlent et la transforment.

Les processus d'appropriation sont ainsi multiples, peut-être même aussi nombreux que les 3 millions d'habitants qui forment Dar es Salaam : entre hybridation, appropriation, réinvestissement et parfois réinvention, les dynamiques actuellement en cours témoignent de la forte vitalité des Darois face à un processus largement impulsé de l'extérieur. S'intéresser aux habitants et non à la mondialisation en elle-même permet ainsi de passer « de la mondialisation entendue comme modèle unique vers la diversité des pratiques locales » (Panhuis et Zaoual, 2000, p. 15).

Bibliographie

A fair globalization. www.ilo.org/wcsd.

APPADURAI A., 2001 – *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris : Payot, 319 p.

BESSIS R., 2004 – *Dialogue avec Marc Augé autour d'une anthropologie de la mondialisation*. Paris : L'Harmattan, 150 p.

CHESNEAUX J., 1999 – *La modernité-monde*. Paris : La Découverte, 232 p.

GEMDEV, Paris, 1999 – *La mondialisation, les mots et les choses*. Paris : Karthala, 355 p.

NOY F., MLENZI K. et SIMBEYE F.W., 2001 – *Avoir 20 ans à Dar es Salaam*. Paris : Éditions Alternatives, Charles Léopold Mayer, 95 p.

OSMONT A., 1995 – *La Banque mondiale et les villes. Du développement à l'ajustement*. Paris : Karthala, 209 p.

PANHUIS H. et ZAOUAL H., 2000 – *Diversité des cultures et mondialisation, au-delà de l'économisme et du culturalisme*. Paris : L'Harmattan, 214 p.

PIERMAY J.-L., 2002 – « L'invention de la ville en Afrique subsaharienne ». *Historiens et géographes*, Paris, *Regard sur l'Afrique*, n° 379, juillet, p. 153-160.

RICARD Alain, 2006 – La Tanzanie peut rendre optimiste. *Sud-Ouest*, Bordeaux, 22 juin.

Thèse

ROY C., 2006 – *Une ville du Sud dans la mondialisation : Dar es Salaam et le système Monde*. Thèse de géographie, Université Michel Montaigne-Bordeaux 3, département de géographie Louis Papy, 394 p.

Littérature grise

Cities in a Globalizing World. Global Report on Human Settlements 2001. New York : United Nations Centre for Human Settlements, 2001, 344 p.

TANZANIA. The Planning Commission, 2000 – *Economic Survey*. Dar es Salaam, 216 p.

Résumé

En tant que capitale économique de la Tanzanie, Dar es Salaam compose avec une multitude d'acteurs (acteurs du politique, économiques ou citoyens aux statuts socio-économiques très différenciés). Ces derniers appréhendent la mondialisation de façons différentes, la modèlent et fabriquent sur place de la mondialité, créatrice de nouveaux espaces et de nouveaux lieux. Cet article se propose d'étudier les dynamiques locales de la mondialisation dans une périphérie du monde.

MOTS-CLÉS : Tanzanie, Dar es Salaam, mondialisation, acteurs, pratiques urbaines, stratégies locales.

Abstract

Who builds and modelizes the process at the world's periphery ? The actors of globalization in a city outside the World system.

As the economic capital of Tanzania, Dar es Salaam reunites a vast number of different players (political or economic players, city dwellers of different socio-economic status). They approach globalization in their own unique ways thus reshaping and reproducing a local form of it, creating new practices and remodelling the city. The aim of this article is to study the local dynamics of globalization in a periphery of the World system.

KEYWORDS : Tanzania, Dar es Salaam, globalization, players, urban practices, local dynamics.